

***La Fabrique des héros*, Sous la direction de Pierre Centlivres, Daniel Fabre et Françoise Zonabend. Textes réunis par Claudie Voisenat et Eva Julien (Paris: Maison des sciences de l'homme, collection «Ethnologie de la France», n °12, Mission du Patrimoine ethnologique, 1998. 318p., ISBN: 2-7352-0819-8, 139FF.)**

**Frédéric Demers**

Volume 22, numéro 1, 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1087849ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1087849ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association Canadienne d'Ethnologie et de Folklore

ISSN

1481-5974 (imprimé)

1708-0401 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Demers, F. (2000). Compte rendu de [*La Fabrique des héros*, Sous la direction de Pierre Centlivres, Daniel Fabre et Françoise Zonabend. Textes réunis par Claudie Voisenat et Eva Julien (Paris: Maison des sciences de l'homme, collection «Ethnologie de la France», n °12, Mission du Patrimoine ethnologique, 1998. 318p., ISBN: 2-7352-0819-8, 139FF.)]. *Ethnologies*, 22(1), 260–265. <https://doi.org/10.7202/1087849ar>

**La Fabrique des héros**, Sous la direction de Pierre Centlivres, Daniel Fabre et Françoise Zonabend. Textes réunis par Claudie Voisenat et Eva Julien (Paris: Maison des sciences de l'homme, collection «Ethnologie de la France», n°12, Mission du Patrimoine ethnologique, 1998. 318p., ISBN: 2-7352-0819-8, 139FF.)

Il n'est jamais facile de recenser un ouvrage collectif composé d'une dizaine, parfois plus, de pensées originales. L'exercice, appliqué à la *Fabrique des héros* codirigée par un ethnologue, Pierre Centlivres, et deux anthropologues, Daniel Fabre et Françoise Zonabend, n'a pas fait exception — même si le volume ne manque pas d'unité. Son titre annonce explicitement la position, partagée par tous les auteurs, à l'effet que les héros nationaux sont des produits idéologiques en état de constante instabilité, susceptibles de manipulations ou de reconstructions circonstanciées. Rassemblant 16 communications présentées en 1995 et 1996 à l'occasion d'un séminaire qui s'est tenu en France, en Allemagne et en Autriche autour du thème des héros nationaux, le volume vise à combler un vide perçu au chapitre de la réflexion sur le héros comme médiateur du rapport à la nation. À certains égards, le cadre temporel peut paraître ambitieux, allant de l'émergence de la nation à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle jusqu'aux explosions nationalistes des années 1990. Le cadre spatial se veut par contre plus serré : à peine deux textes font une incursion hors de l'espace européen, plus exactement aux États-Unis et en Israël, et cette escapade est justifiée par le fait que ces nations ont été fondées par des « pionniers venus d'Europe » (p. 3).

Le livre est divisé en quatre parties. La première, « Héros et nations » (p. 9-100), aborde la liaison étroite en France, en Espagne, en Irlande du Nord et aux États-Unis entre la célébration héroïque et la construction de la nation comme instance de l'identité collective.

Jean-Pierre Albert (p. 11-32) aborde principalement la question de la nature du héros national. D'après le schéma de l'héroïsme qu'il propose, le héros national intervient toujours au moment où la nation est menacée. Le héros apparaît ainsi comme un sauveur de la nation, peu importe qu'il réussisse ou échoue dans sa mission, et c'est pourquoi son culte « n'est jamais aussi vivant que dans les situations de crise » (p. 15). Si la souffrance du héros, culminant dans son sacrifice volontaire, est un élément essentiel de la mise en scène de l'héroïsme national, c'est parce que le héros-martyr, par sa mort même, apporte la preuve incontestable de l'existence de la nation et de sa valeur. Dominic

Bryan (p. 33-47) propose une réflexion sur la relation héros/nation, cette fois sous l'angle du personnage de Guillaume d'Orange (1672-1702), souverain anglais devenu le symbole de l'identité ethnique des protestants d'Irlande du Nord. D'après Bryan, par ses sacrifices et ses actions, le héros finit toujours soit par incarner les valeurs et aspirations du groupe social, soit par en légitimer les positions (p. 35). Comme les autres symboles identitaires, le héros est interprété et réinterprété selon les structures de pouvoir qui existent et, de ce point de vue, il faut, pour saisir la place de l'image héroïque, tenir surtout compte de la capacité de l'État à contrôler les sources de légitimation du pouvoir politique. C'est là précisément l'objet de la contribution de Marie-Danielle Demélas-Bohy (p. 49-63) sur le rôle de l'État franquiste et les moyens déployés par celui-ci afin de construire des modèles héroïque pour la société espagnole. L'auteure conclut que la propagande du régime a généré une telle quantité de gestes héroïques qu'il en devenait difficile de distinguer les figures identitaires. La seule image qui se dégage clairement à ses yeux est celle de la *nation* héroïque — soit celle de l'Espagne comme « dernier bastion chrétien assiégé par les Rouges, les francs-maçons, et le matérialisme anglo-saxon » (p. 62). Élise Marienstras (p. 65-77), par un détour aux États-Unis, nous introduit au mode de fabrication des héros par l'État-nation : la transformation d'un ennemi vaincu (ici, les Indiens) en héros national. En intégrant l'ennemi mort dans la culture américaine, la nation se trouve à le purger de ses mauvaises intentions à son endroit et, ce faisant, à se nourrir des vertus du héros défait. C'est une sorte d'« anthropophagie culturelle » (p. 66) qui aboutit à la création de héros « neutralisés ». La partie se termine par un texte d'Anne Muxel sur les héros contemporains des jeunes Français (p. 79-100). On y apprend que les acteurs politiques trônent en tête de liste et que les causes privilégiées sont la paix et l'action humanitaire. L'auteure constate une démythification et une banalisation de la figure héroïque, ce qui débouche sur la redéfinition de la notion de sacrifice. Celui-ci n'est plus associé au don de la vie, mais à l'engagement total dans une cause.

« Attributs et paradoxes », la seconde partie de l'ouvrage (p. 101-164), est construite comme une antithèse de la première. Si celle-ci envisage comme héros ceux-là seuls que l'État-nation désigne comme tels, cette seconde partie met l'accent, à travers des études de cas (Finlande, Serbie, Suède, Portugal, Italie), sur les paradoxes des héros, c'est-à-dire sur les héros manqués ou déçus, sur les héros potentiels ou controversés, etc.

Perti Anttonen (p. 103-113) examine le plus ancien culte de héros en Finlande, celui du saint martyr Henry, mis en place au XIII<sup>e</sup> siècle par l'Église catholique. Si l'évangéliste de la Finlande est toujours un héros pour les chrétiens pratiquants, son meurtrier est simultanément devenu, au milieu du XX<sup>e</sup> siècle, un héros national. Issu d'un mouvement local, cette nouvelle appropriation a fait de l'assassin un symbole nationaliste du combat contre les envahisseurs étrangers (les missionnaires catholiques) au nom de l'identité et du territoire finlandais. En temps de guerre, le modèle héroïque est réactivé et les héros sont en expansion, constate Ivan Colovic (p. 115-124) à partir du cas d'un guerrier serbe des années 1990, le capitaine Dragan. Ce sont d'abord les héros nationaux traditionnels qui resurgissent pour envahir l'espace public et privé. Mais pour rejoindre aussi les jeunes, la propagande doit s'adapter à leurs goûts influencés par les modèles américains et la culture rock. Il en résulte comme paradoxe que le nouveau héros de guerre de Serbie (incarné par la figure du capitaine Dragan), quoique produit d'une idéologie antiaméricaine, n'en a pas moins les traits d'un personnage tout juste sorti d'un film hollywoodien. Dans son texte sur le tribun italien du XIV<sup>e</sup> siècle Cola di Rienzo, Anna Imelde Galletti (p. 125-136) met l'accent sur l'un des attributs les plus importantes du personnage héroïque : sa théâtralité, autrement dit sa capacité d'attirer le public pour l'entraîner dans une participation rituelle et une adhésion totale, au point où la communication se mue en « liturgie » (p. 128). C'est là la force du personnage de Cola tel que ressuscité, à travers l'histoire, par le théâtre, l'opéra et les romans, et Galletti avance l'hypothèse d'une influence plus ou moins consciente du personnage sur le comportement de Mussolini et des Italiens des années 1930. Moisés Martins et Luís Cunha se penchent sur le rôle d'Antonio Salazar dans le destin du Portugal à partir des années 1920 (p. 137-147). Selon eux, il fut plus qu'un simple chef politique. Par son inscription dans un symbolisme catholique érigé sur une théologie de la douleur et du sacrifice, par son travail de refondation de la nation autour des événements de Fatima, il a réussi « à s'imposer comme le seul sauveur possible d'un pays qui vivait, depuis longtemps, une situation de crise et de manque de foi en lui-même » (p. 137). Anne Eriksen (p. 149-164), enfin, se demande comment il était possible d'être une héroïne, c'est-à-dire d'accomplir un exploit, dans une société bourgeoise du XIX<sup>e</sup> siècle exigeant que la femme soit passive et sans initiative. D'après elle, l'issue de cette impasse a été trouvée dans la « purification » culturelle (p. 155) des héroïnes. Leurs actes ont ainsi été accommodés au schéma bourgeois des rôles sexuels.

La troisième partie de l'ouvrage rassemble cinq textes sous le titre commun « Le temps des héros : émergences et déclins » (p. 165-230). Les auteurs s'appuient sur des exemples albanais, autrichien, polonais, soviétique et israélien. Le point de départ pour tous est l'hypothèse selon laquelle la fabrication et la promotion des héros se font en accord avec le rythme de la fondation nationale.

Yael Zerubavel (p. 167-179) suit les transformations subies par l'image héroïque du juif Yosef Trumpeldor. La mort au combat de ce colon sioniste, en 1920, a donné naissance au nouveau héros hébreu. « [L]e besoin, partagé par tous les partis politiques, de doter la nation émergente de nouveaux mythes et symboles contribua à faire de lui un véritable héros national, reconnu de tous. » (p. 177) Mais dès les années 1970, l'attrait de ce héros se mit à diminuer. Aujourd'hui, associée dans une certaine presse à une glorification absurde de la mort, la figure de Trumpeldor ne parvient plus à représenter la société contemporaine. Dans la même veine s'inscrit le court texte de Gjergj Misha (p. 181-188) qui décrit le processus de transformation de Skanderberg — un seigneur du XV<sup>e</sup> siècle qui conduisit la résistance contre les Ottomans — d'abord en héros légendaire, puis national. L'auteur s'intéresse particulièrement à l'usage qu'a fait chaque régime politique albanais du culte de Skanderbeg. Le texte de Berthold Unfred (p. 189-202), consacré au stalinisme, montre comment cette « grande théologie politique du XX<sup>e</sup> siècle » (p. 189) a substitué la vénération des grands hommes à celle des saints. Unfred s'intéresse à la représentation du héros dans ce qu'il nomme le premier « État ouvrier » (p. 190). Il suit l'évolution du culte rendu aux héros du travail à travers le cas de Stakhanov, en particulier à l'époque de son élaboration dans les années 1930, jusqu'à son écroulement avec la fin du régime communiste. Magdalena Zowczak (p. 203-210) analyse un processus analogue mais en sens inverse. Assassiné en 1984, le prêtre Jerzy Popieluszko est devenu héros-martyr non pas du régime communiste mais de la résistance contre lui. De même, il s'est constitué en symbole unificateur de la nation au cours des années 1980. Toutefois, le régime communiste et les manifestations de masse de *Solidarnosc* étant aujourd'hui reléguées au passé, le culte du père Popieluszko a pris « un caractère privé, presque intime » (p. 209). Cette partie se clôt par une contribution de Reinhard Jöhler (p. 211-230) qui, allant à l'encontre des autres articles, présente le cas d'un pays, l'Autriche, dénué de héros nationaux. « Il y a ici trop de héros différents et controversés à célébrer », dit-il à propos du « monument aux héros » de Vienne. « L'ensemble finit par refléter l'histoire pleine de conflits et de discontinuités de la construction de la nation autrichienne » (p. 222-223). Pour assurer une certaine harmonie sociale dans un pays trop polarisé à la fin de la Deuxième Guerre

mondiale, l'État autrichien a renoncé à donner une interprétation officielle de l'histoire et, partant, à aménager un panthéon national. Johler trouve la décision sage et même efficace, même s'il faut toujours craindre le retour brutal de cette histoire refoulée et de ses héros trop aisément oubliés.

La dernière partie du livre tient en un seul texte, signé par Daniel Fabre (p. 231-318), qui se veut une sorte de synthèse de tous les problèmes traités. L'auteur établit l'historique de la notion et du concept de héros depuis la Renaissance jusqu'aux héros des régimes totalitaires, en analysant au passage les changements imposés au modèle héroïque par chaque époque. Alors que l'absolutisme met à l'avant-plan la figure du prince guerrier, les Lumières, Voltaire en tête, proposent de remplacer la figure du héros par celle du grand homme socialement utile. La Révolution française permet ensuite l'épanouissement du modèle héroïque et sa démocratisation, et l'auteur s'attarde longuement au cas de Napoléon, « premier chef d'État moderne qui ait inventé et conduit une véritable politique d'héroïsation » autour de sa personne (p. 250). Au XIX<sup>e</sup> siècle, enfin, émerge notamment la figure de l'antihéros comme le *dandy* et l'*homme sans qualités*. L'accélération de l'individualisme aidant, cette figure sera appelée à prendre de plus en plus d'ampleur.

L'un des objectifs de l'ouvrage est de définir l'importance réelle des héros nationaux dans nos sociétés. Bien qu'abordé de front par plusieurs, le problème n'est pas clairement résolu. Tous les participants constatent un déclin du héros classique en Occident. Tous s'entendent aussi sur le fait que la sphère du divertissement est la principale productrice de héros modernes. La vie des héros de la jeunesse est de plus en plus courte, leurs attributs et actions de plus en plus loin des standards du héros classique — à savoir auto-sacrifice, souffrance, mort, isolement, etc. Et pourtant, on a constaté que les héros nationaux remontent à la surface en période de crise ou de transition et révèlent une vitalité insoupçonnée (Colovic, Misha). De même, malgré la place occupée par les héros virtuels, la figure du militant engagé dans la défense d'une noble cause loge en tête de liste des personnages héroïques des jeunes, du moins en France (Muxel). Il s'agit, autrement dit, d'une transformation du héros national, non pas de son extinction. « Le culte des héros nationaux subit une dérégulation analogue à celle qui s'observe dans l'espace des religions : déclin des institutions et [...] individualisation croissante des choix de valeurs et des héros qui les incarnent » (Albert, p. 30).

Peut-on malgré tout exprimer certaines réserves ? Il eut été pertinent que l'ouvrage approfondisse plus qu'il ne le fait le rapport entre les nouveaux héros,

issus du monde du spectacle, et les sociétés dans lesquelles ils se déploient. Un exemple, parmi plusieurs : des logiques différentes sous-tendent, ici, l'entrée au panthéon national du Québec de Céline Dion, là, celle au panthéon de la République dominicaine des joueurs de baseball qui font carrière aux États-Unis. La première entrée s'explique par une certaine conscience historique collective, alors que la seconde fait davantage appel aux possibilités d'émancipation individuelle que ces carrières sportives fructueuses laissent entrevoir. Cette remarque a par ailleurs son corollaire : quel rôle les médias de masse jouent-ils dans la fabrication des héros d'aujourd'hui ?

*La Fabrique des héros* constitue une référence indispensable pour tous ceux que la problématique des héros nationaux intéresse. Le livre apparaît particulièrement précieux vu la diversité de études de cas qu'il expose de pair avec des réflexions théoriques approfondies. Il faut également souligner l'abondance de références bibliographiques, en plusieurs langues, que l'ensemble des contributions fournit. De plus, bien que les codirecteurs scientifiques du volume insistent sur sa perspective anthropologique, plusieurs textes en débordent largement. C'est une qualité, non une faiblesse, qui permet à cette *Fabrique* de rejoindre un public puisé à tout le champ des sciences humaines et sociales, non à la seule anthropologie.

Frédéric Demers  
CÉLAT, Université Laval  
Québec, Québec

---

**Échos du passé. Recueil d'histoires orales.** Sous la direction de Joséphine Arsenault, avec la collaboration de Marie-Anne Arsenault et Alice Richard (Abram-Village: Île-du-Prince-Édouard, Coopérative d'artisanat d'Abram-Village, 1998. 309 p., ISBN: 0-9683581.)

Dans des domaines comme l'ethnologie et l'histoire, il n'est pas rare que des ouvrages sur les traditions populaires et l'histoire orale émanent du « milieu ». Ils sont généralement écrits par des historiens locaux ou par de simples mordus d'histoire régionale. Il arrive que certains de ces livres se démarquent du lot et s'avèrent être des ouvrages de référence très intéressants, même s'ils sont le fait d'amateurs, à tout le moins de non-spécialistes. Notre